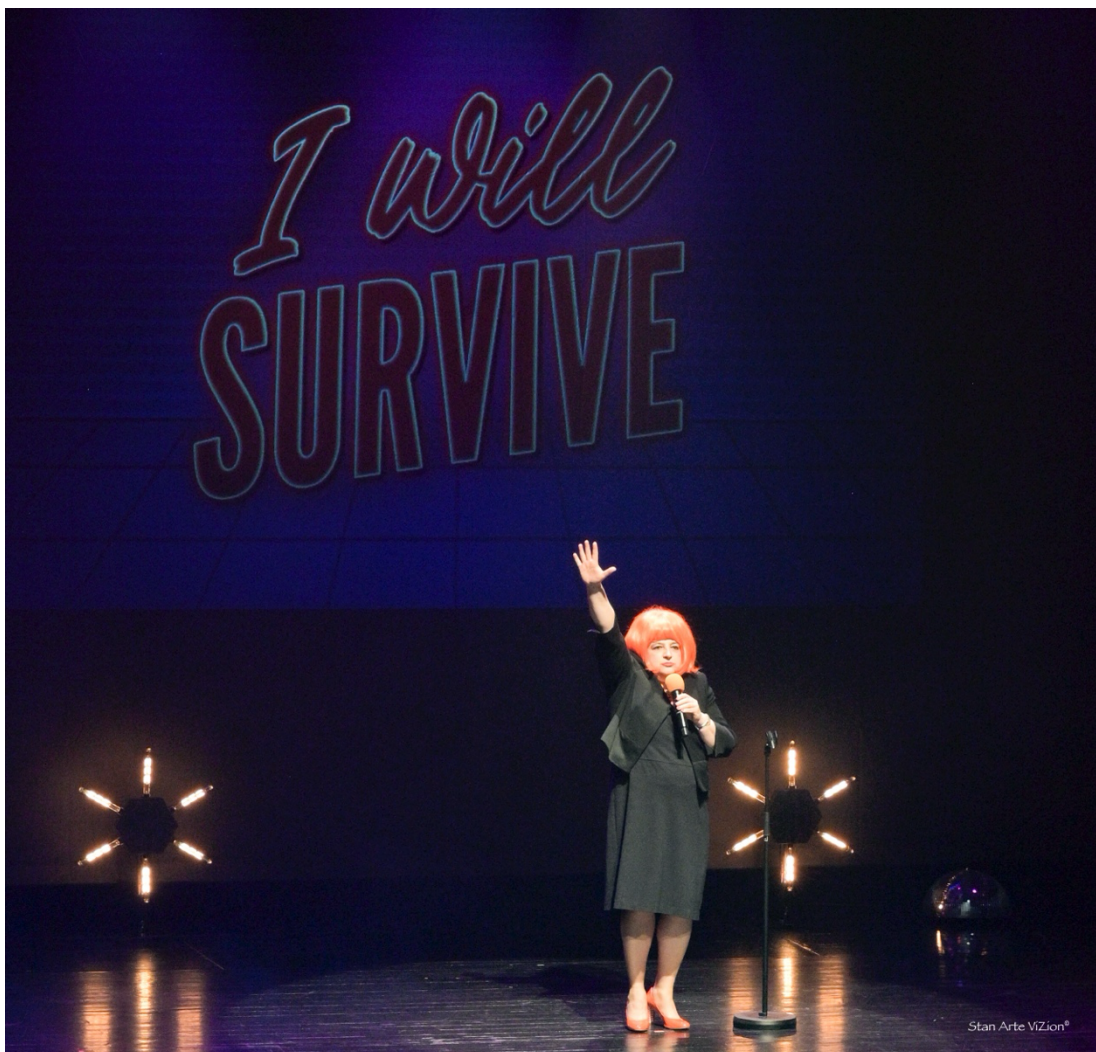


I WILL SURVIVE

De et par ZIDANI



Dossier de presse réalisé par Zidani et Akhénaton asbl

SOMMAIRE

P.3 Le Pitch

P. 4, 5,6 : la Bio, Scoops et actualités

P. 7 et 8 : Genèse d'un spectacle

P. 9, 10 et 11 : Note d'intention

P. 12 : Gloria Gaynor et I Will Survive

P. 13 : Contacts et liens

P. 14, 15 et 16 Photos du spectacle et visuel

P.17 Les dates de la tournée premier semestre 2026

P.18 Annexes



- ©photo Lou Verschuren

LE PITCH

« Dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on aurait voulu faire ». Clarence Mitchell, secrétaire chez une "Psychothérafreud" de renom, rencontre régulièrement cette problématique existentielle chez ses patients. Et elle-même, s'est-elle complètement réalisée ? Et si, au lieu d'être spectatrice de la vie des autres, elle devenait l'actrice de sa propre vie ? Certains lui diront que c'est trop tard. C'est sans doute vrai, mais une chose est certaine, c'est que Clarence n'a rien à perdre. Descendez la boule à facettes, le vrai show de sa life peut enfin commencer !

Avec ce personnage créé pour le Montreux Comedy Festival , Zidani nous revient avec un questionnement existentiel un peu rock'n'roll assez disco mais surtout très « Zidanien », car la vie, c'est tout sauf sérieux.

Distribution

Texte et conception générale : Zidani

Interprétation : Zidani

Direction : d'acteur Gudule

Création éclairage : Fabian Fizaine

Infographie : Extragraphic/ Julien Doneux

- **Le personnage a été créé au Festival de Montreux**
- **Le spectacle dans son entièreté a été finalisé au Whalll le 28 novembre 2024**
- **I Will Survive est la dernière création de Zidani et aussi son 17 -ème spectacle**

Une production de Akhénaton Asbl en coproduction avec le TTO pour les dates à Bruxelles du 21 janvier 2026 au 07 février 2026

Réalisé avec l'aide de la fédération Wallonie Bruxelles- Service général de la création artistique- Service de l'Humour , et de la Loterie Nationale.

BIO



Belge d'origine algérienne, née à Bruxelles, Sandra Zidani est historienne de l'art et possède une formation en histoire des religions.

Parallèlement à sa licence en histoire de l'art à l'Université Libre de Bruxelles, Zidani se passionne pour le

théâtre. Les dessins d'Antonin Artaud seront d'ailleurs l'objet de prédilection de son mémoire de fin d'études. Toutefois sa préoccupation première reste le comique qu'elle pratique assidûment depuis l'âge de neuf ans.

C'est donc tout naturellement que Zidani, ses études terminées, devient professeur de religion protestante et humoriste! Logique zidanienne...

Depuis, Zidani crée et enchaîne les one women shows : « La p'tite comique de la famille » 1993, « Mon légionnaire » 1998 » , « Et ta sœur » 1999, « Va-t'en savoir » 2002, « Journal intime d'un sex sans bol » 2004, « Fabuleuse étoile » 2007, « Zida diva » 2008, "Retour en Algérie "2010, « La rentrée d'Arlette » 2011, « Retour en Algérie » Version belge 2013 « Zidani fait son cirque » 2013, « Quiche toujours» 2014, "Arlette, l'ultime combat" 2017, "Les pingouins à l'aube" 2020, "Mamie Georgette en mode Stand up" 2021, « Zidani a 30 ans » Théâtre des Galeries/ 2023, "I Will Survive" 2024 , participe à plusieurs comédies musicales, films et séries, remporte de nombreux prix.

En octobre 2005, Zidani a reçu de la Ministre de la culture belge, Madame Fadila Laanan, un coq de cristal pour l'ensemble de son parcours artistique.

De 2006 à 2008, elle participe régulièrement en tant que chroniqueuse au talk-show, « Cinquante degrés nord » sur Arte Belgique.

De 2012 à 2014 sa participation à l'émission de Laurent Ruquier

« on n'demande qu'à en rire » sur FR2 jouera le rôle de révélateur et lui permettra de prendre une place sur la scène internationale de l'humour francophone.

« Humorimaniste »

Pour Zidani, très marquée par Coluche et « les Restos du Cœur », la frontière entre humoriste et humaniste est très proche et c'est la raison pour laquelle elle a été « marraine » de Amnesty International, de la Fondation Roi Baudouin depuis 2007 et de l'asbl "Les amis de sœur Emmanuelle " et n'hésite jamais à soutenir par son travail les associations qui ont besoin d'un coup d'éclairage.

En marge de ses activités théâtrales, Zidani est artiste peintre et a déjà plusieurs expositions à son actif.

Les petits Scoops du moment

- En septembre et octobre 2025, Zidani a incarné Madame Belgraïb dans le film « **Caméra Café : t'en veux encore** » aux côtés de Yvan le Bolloc'h et Bruno Solo les acteurs phares de la série mais aussi aux côtés de Samira Lachhab, Armelle et Diane Ségard.

« Caméra Café : t'en veux encore » produit par M6 est réalisé par Raphaël Lenglet et s'est tourné en Belgique principalement à Liège.

- Zidani a eu le grand bonheur de **mettre en scène le second spectacle des 3 amies** (Isabelle Hauben, Isabelle Innocente et Manon Lepomme « **A l'État Brut** » Nov 2024. Ce spectacle continue sa route et affiche « Complet » à chacune de ses représentation.

- Le théâtre Le Public a confié un rôle de « Madame Loyale sous les traits de Rosine Valentin pour « **le p'tit Kabberdoech** » du 21 octobre au 1er Novembre 2025. C'est sa deuxième collaboration avec le Théâtre Le Public après une programmation aux Retrouvailles en Août 2025.

- Après sa création au Whalll en novembre 2024, et ensuite Liège, Charleroi, Tournai et Mouscron, Zidani présentera son 17 ème spectacle « **I Will Survive** » au Théâtre de la Toison d'Or du 21 janvier au

07 février 2026. Ce spectacle continuera sa route en Belgique mais aussi en France.

- Zidani est actuellement à l'écriture de son **18 ème spectacle** seule en scène qui sera créé la saison prochaine. Des infos très prochainement.

Saviez-vous que

Après une licence en histoire de l'Art à l'ULB , Zidani a été pendant 10 ans prof de religion protestante, après un remplacement qui devait durer 3 mois...

Zidani a également une formation en Histoire des religions.

Depuis ses débuts d'humoriste en 1993, Zidani a créé 17 spectacles/ One Women Show

De 2012 à 2014 Zidani a participé à l'émission proposée par Laurent Ruquier « On n'demande qu'à en rire » . Elle y a fait 35 passages et est la seule belge a y être restée.

Zidani a fait 3 spectacles autour de la thématique de l'école

« Va-t'en savoir » en nov 2002 au Magic Land Théâtre

« La rentrée d'Arlette » Février 2011 au Whalll

« Arlette, l'Ultime Combat » Mars 2017 au Whalll

Un quatrième est prévu pour 2028-2029.

NB : Le 03 mai 2025 au centre culturel d'Auderghem, Zidani a joué « la rentrée d'Arlette » pour la 300 ème fois

GENESE D'UN SPECTACLE

En décembre 2021, l'humoriste Guillermo Guiz présentait avec son comparse français Gérémy Credeville, le « Gala Stand Up in the rain » au célèbre Montreux Comedy Festival. Chacun invitait plusieurs humoristes de leur choix et Guillermo a invité que des « copines » humoristes belges. Le monde de l'humour (et pas que) étant encore trop souvent une affaire d'homme, le choix de Guillermo est suffisamment rare pour le préciser.

Ma carrière d'humoriste est longue (33 ans) et je viens d'une autre « école », pas vraiment Stand Up et en rupture avec le monde de l'humour aujourd'hui. Mais depuis le Covid, je suis souvent invitée sur des plateaux d'humour avec la jeune génération ce qui m'a permis de créer « Mamie Georgette en mode Stand Up », donc l'écriture « est » Stand up mais à partir d'un personnage. C'est ainsi que Guillermo Guiz m'a invitée à son gala pour un sketch de mon choix mais d'une durée de 7 min !

Montreux était tout de même un vieux rêve et donc j'ai décidé de composer un nouveau personnage et d'écrire un sketch « Une chanson pour Montreux » pour vivre cette formidable opportunité.

Ensuite, le personnage à la tête orange a continué sa route sur différents plateaux Stand Up. Plus tard, j'ai décidé d'en faire un spectacle dont la création finalisée a été présentée au Whalll en novembre 2024.





Passage à Montreux



NOTE D'INTENTION

I Will Survive est un spectacle qui prend le rire très au sérieux. J'ai choisi l'humour comme arme douce pour parler de sujets qui, eux, ne le sont pas : les droits des femmes, la violence invisible du quotidien, le droit à la solitude, la pression d'exister comme on nous l'impose... et la mémoire de celles qui n'ont pas survécu.

Au centre du spectacle se tient Clarence Mitchell, une femme apparemment ordinaire : une secrétaire. Un métier souvent dévalorisé, féminisé, caricaturé, rarement héroïsé. Et c'est précisément là que tout commence. A travers ce personnage, je veux montrer l'envers / l'enfer du décor : ce qu'on attend des femmes, ce qu'on exige d'elles sans jamais demander leur avis, ce qu'elles taisent, ce qu'elles perdent, et ce qu'elles rêvent encore en silence. Son humour devient son moteur de survie. Son ironie, un refuge. Son exagération, une vérité amplifiée.

Si j'ai choisi d'intituler ce spectacle **I Will Survive**, ce n'est pas seulement en clin d'œil au tube disco de Gloria Gaynor. C'est parce que les thématiques portées par cette chanson résonnent profondément avec mon propos : la survie, la dignité, la force invisible, la capacité à se relever. La chanson raconte une femme qui, après avoir été mise à terre, trouve la puissance de se reconstruire. Ce n'est pas une victoire spectaculaire : c'est une victoire intime. Une déclaration d'autonomie, presque un serment envers soi-même.

I Will Survive, dans sa dimension culturelle, est devenu un hymne féministe, un cri de ralliement pour les invisibles et un chant de résistance. Cette dimension est essentielle dans mon spectacle :

- Pour évoquer les droits des femmes ;
- Pour célébrer le droit d'être seule sans justification ;
- Pour rendre hommage aux femmes victimes de féminicides, dont les voix ont été brutalement réduites au silence.

Si la chanson est joyeuse, c'est une joie qui porte un combat.

Si le spectacle fait rire, c'est un rire qui libère, qui rassemble, qui dit l'indicible.

Dans les deux cas, il s'agit de transformer la douleur en puissance, la peur en mouvement, l'effacement en présence.

Clarence Mitchell s'adresse au public, l'interroge, l'invite à se regarder lui-même :

Et vous ? Quels rêves avez-vous abandonnés ? À quoi survivez-vous chaque jour ? Quand est-ce que vous vivez pour vous ?

Cette interaction transforme la salle en espace commun, une « salle d'attente » improvisée où chacun vient déposer un fragment de vérité.

I Will Survive est un spectacle d'humour, oui.

Mais c'est aussi un espace de légitimité.

Un endroit où les femmes **et** les hommes – et tous ceux qui se sentent invisibles – peuvent rire de ce qui les écrase, et peut-être se sentir un peu moins seuls.

Dans le spectacle, un espace en hommage aux femmes victimes de féminicide a été réservé par un chant a cappella, « l'Hymne des femmes », soit seule, soit avec deux autres femmes en fonction des disponibilités.



Un hommage où on ne rit plus et la voix alors devient un acte politique ultime, un chant de résistance, un geste de survie



L'avis de branchés culture

GLORIA GAYNOR ET I WILL SURVIVE : UNE MEMOIRE COLLECTIVE

Origine et sortie

Sortie en **1978**, écrite par **Freddie Perren** et **Dino Fekaris** a été véritablement immortalisée par la chanteuse américaine Gloria Gaynor. Son interprétation puissante presque féroce est devenue culte.

Au départ, elle était la **face B** du single "Substitute". Les DJs commencent à la passer massivement en club... et c'est elle qui explose.

Un hymne de survie personnelle

Le texte raconte l'histoire d'une femme qui retrouve sa force après une rupture amoureuse.

Mais son message dépasse largement le thème de la séparation :

→ elle parle d'indépendance, de dignité, de renaissance.

→ "I Will Survive" devient un mantra universel.

Un symbole féministe

Même si ce n'était pas explicitement écrit comme tel, la chanson est rapidement adoptée par :

- Les **mouvements féministes**,
- Les femmes revendiquant leur droit à l'autonomie,
- Toutes celles qui veulent affirmer : *"Je ne me laisserai plus faire."*

Son énergie et son message d'empowerment la transforment en **hymne de résistance féminine**.

Une chanson emblématique de la communauté LGBTQ+

Dans les années 80, elle devient un pilier :

- Dans les clubs gays,
- Dans les moments de lutte,
- Au cœur de l'épidémie de VIH/sida.

Son message de survie, de résilience et de fierté en fait une chanson de **communauté et de force collective**

Un impact culturel immense

- Déclarée en 2016 “cultural treasure” par la Bibliothèque du Congrès à Washington
- Utilisée dans d’innombrables films, séries, célébrations.
- Reprises célèbres par :
Whitney Houston, Diana Ross, Celia Cruz, Cake, Demi Lovato, etc.
- Par Régine pour la Version Française
- Devient l’un des morceaux les plus reconnaissables de la musique populaire mondiale.
- Devient l’Hymne de l’équipe de France de Football lors de leur victoire à la coupe du Monde en 1998
-



- ©photo Lou Verschuren

CONTACTS



Contact presse

ChantalB.Press &Public Relations

CHANTAL BENKOSKI

+32.(0) 475.42.50.03

chantalbenkoski@hotmail.com

www.chantalb.be

Pour le TTO / Du 21 janvier au 07 février 2026

YSEULT GAY

Communication et Presse

Théâtre de la Toison d'Or

+32 498 63 85 62

www.ttotheatre.be

Contact production :

AKHENATON ASBL

Equipe Production

0032 493 85 27

diffusion@zidani.be

Quelques liens utiles :

www.zidani.be

www.akhenatonproduction.be

Saison complète de Zidani ici : www.zidani.be/saison-2025-2026

www.zidani.be/saison-2025-2026

ZIDANI



AKHÉNATON ASBL ET LA COMPAGNIE DU CHAT NOIRÉAU
PRÉSENTENT

I will **SURVIVE**

- Bruxelles: TTO - Théâtre de la Toison d'or
Du 21 janvier au 07 février 2026
Du mercredi au Samedi 19h30 & 20h30

- Mons : Auditorium Abel Dubois
Le 07 mars 26 à 20H00

- Nivelles : Centre Culturel de Nivelles
Le 08 mars 26 à 20H00

En France

- Foix : Théâtre de la Poste
Le 21 mars à 21H00 et le 22 mars à 17h00

- Lille : le Spotlight
Le 11 avril 26 à 19H00

- Antibes : Théâtre du Tribunal
Du 16 au 18 avril 26 à 20H30

Infos et réservations via www.zidani.be

© Photo : Saska Batugowski



Stan Arte ViZion®



zidani

I Will Survive



De et avec Zidani
Direction d'acteur Gudule

© Photo: Lou Verschueren. Coproduction: Athénée ASBL et Théâtre de la Toison d'Or. Réalisé avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles - Service général de la Création artistique - Service de l'Humour Avec le soutien de M. Romain De Raemaeker - Bourgmestre, Gastier Catherine - Echevin de la Culture et des membres du Collège des Bourgmestre et Echevins d'Ixelles. Editeur Responsable : Sylvie Regier, 306-308 Galeries de la Toison d'Or, 1050 Bruxelles

Infos & réservations
02/510 0510
www.ttotheatre.be

Théâtre de la Toison d'Or



Où voir « I Will SURVIVE » ?

BRUXELLES : du 21 janvier au 07 février 2026 à 20h30

Les mercredis à 19h30

AU TTO/ Théâtre de la Toison d'Or

NB : I WILL Survive est inscrit dans le Off du festival Propulse

Toute demande de réservation peut se faire via

diffusion@zidani.be

MONS : Le 07 mars 26 à 20H00

A l'Auditorium ABEL DUBOIS

NIVELLES : Le 08 mars 26 à 20H00

Au Centre Culturel

En FRANCE

GRENOBLE : les 20 et 21 février 26

La Basse-Cour

PEZENAS : Le 20 mars 26

L'Illustre Théâtre

FOIX : Le 21 mars 26 à 21H00 et 22 mars 26 à 17h00

Théâtre de la Poste

LILLE : Le 11 avril 26 à 19h00

Au Spotlight

ANTIBES : du 16 au 18 avril 26 à 20H30

Au Théâtre du Tribunal

ANNEXES



AKHÉNATON ASBL ET LA COMPAGNIE DU CHAT NOIRÉAU
PRÉSENTENT

ZIDANI

I WILL SURVIVE

MAMIE GEORGETTE

RETOUR EN ALGÉRIE

ET TA SOEUR

21 JANVIER → 7 FEVRIER
BRUXELLES
THÉÂTRE DE LA TOISON D'OR

13 FEV → WATERLOO
CENTRE CULTUREL

20 & 21 FEV → GRENOBLE
LA BASSE COUR

27 FEV → WEPPE
FESTIVAL HUMOUR EN WEPPE

7 MARS → MONS
AUDITORIUM ABEL DUBOIS

8 MARS → NIVELLES
CENTRE CULTUREL

11 AU 15 MARS → CHARLEROI
COMEDIE CENTRAL

20 MARS → PEZENAS
L'ILLUSTRE THÉÂTRE

21 & 22 MARS → FOIX
THÉÂTRE DE LA POSTE

24 MARS → BRUXELLES
W:HALL - GALA HANDICAP INTERNATIONAL

3 AVRIL → MOUSCRON
CENTRE CULTUREL

4 AVRIL → AMAY
CENTRE CULTUREL

10 AVRIL → CHARLEROI
THÉÂTRE ROYAL DE LA RUCHE

11 AVRIL → LILLE
SPOTLIGHT

16 AU 18 AVRIL → ANTIBES
THÉÂTRE LE TRIBUNAL

22 AU 26 AVRIL → LIEGE
COMÉDIE EN ÎLE

30 AVRIL → BRUXELLES
CC AUDERGHEM - RAYMOND DE LONG EN LARGE

5 MAI → BRUXELLES
WOLUBILIS

20 MAI → OTTIGNIES
LE SPOTT

28 MAI → BRUXELLES
CC AUDERGHEM

INFOS & RÉSERVATIONS
ZIDANI.BE

Zidani en lien avec le thématique dans « d'autres disciplines »

<https://www.rtb.be/article/aware-la-base-de-donnees-pour-re-decouvrir-les-femmes-artistes-et-leurs-histoires-10829515>

AWARE, la base de données pour (re)découvrir les femmes artistes et leurs histoires

Une chronique de Sandra Zidani

Il n'est pas rare, lors d'une interview, que l'on me demande, pourquoi, selon moi, il y a de plus en plus d'humoristes femmes. Et je réponds à cela que les femmes commencent -enfin - à être mieux représentées dans de nombreux domaines.

Je reste néanmoins toujours très surprise de constater l'étonnement que procure la présence féminine au sein de notre société.

C'est que les femmes ne sont toujours pas reconnues dans leurs métiers et activités et en particulier dans leur inventivité.

De facto, dans le domaine des arts plastiques les femmes sont sous-représentées et trop souvent absentes des cimaises.

Durant cette année 2021, et ce malgré une situation fort contrariée, les expositions dédiées aux femmes artistes se sont multipliées. A mon tour d'être surprise. Car en dehors des grands noms de femmes artistes célèbres comme Sarah Moon, Cindy Sherman, Louise Bourgeois ou encore Kara Walker, il y avait de nombreuses expositions consacrées à des artistes femmes dont le travail n'avait pratiquement, voire jamais, été montré.

Parmi elles citons, l'extraordinaire exposition consacrée à Magaret Harrison, au BPS (Musée d'Art de la Province du Hainaut - de février à mai 2021), "Elles font l'abstraction " au Centre Pompidou (de juin à août 2021 et au Guggenheim Bilbao d'octobre 2021 à janvier 2022), "Peintres femmes, 1780-1830. Naissance d'un combat " au Musée du Luxembourg, "The Power of My hands. Afrique(s) : artistes femmes » au MAM Musée d'Art Moderne de Paris - de mai à août 2021).

Si ces expositions ont pu voir le jour, c'est qu'elles sont le résultat d'un travail conséquent, souvent réalisé par des femmes afin de réhabiliter définitivement ces artistes et corriger une histoire de l'art qui réduit le rôle des artistes femmes à une parenthèse.

Une histoire tronquée

Une histoire de l'art tronquée, fautive car remplie de trop de male gaze , de regard masculin. C'est pourquoi je voudrais vous parler de "AWARE".

Je rassure chacun, je ne compte pas disserter sur l'expression favorite de notre compatriote Jean-Claude Van Damme mais plutôt d'une association essentielle fondée en 2014 à Paris, par **Camille Morineau**, conservatrice du patrimoine, et dont les buts sont la mise en lumière et la réhabilitation des artistes femmes peu ou pas représentées dans l'histoire de l'art, les ouvrages d'art, collections et

musées. L'aventure commence en 2009 avec « elles@centrepompidou » un accrochage thématique de mai 2009 à février 2011, essentiellement dédié aux artistes femmes et dont Camille Morineau fut l'initiatrice.

Cet événement créé un précédent et sera déterminant dans l'intérêt croissant que le grand public va porter désormais à l'histoire des femmes artistes.

Des femmes dans l'ombre.

En effet, "elles@centrepompidou" a eu la particularité de souligner qu'il existe bien des artistes femmes et (pas que) des artistes hommes, permettant ainsi de rappeler la minorisation constante des femmes dans le monde de l'art contemporain. Avant cette exposition de 2009, Camille Morineau avait souhaité tant bien que mal de mettre en place des expositions "féministes" mais ce fut sans succès. Elle s'est alors rendu compte de l'immense zone d'ombre autour des "artistes femmes". La plupart n'avaient pratiquement bénéficié que de peu de publications, voire même aucune et certaines œuvres n'étaient jamais sorties des réserves des musées.

Après le succès de "elle@centrepompidou", Camille Morineau quitte Beaubourg pour créer **AWARE**, l'acronyme de Archives of Women Artists, Research and Exhibitions . AWARE est visible sur la toile sous forme d'un site.

Sa base de données réunies méthodiquement à partir d'archives, constitue un dispositif remarquable qui permet de lutter contre le processus d'invisibilisation des femmes dans le monde de l'art. AWARE propose aujourd'hui pas moins de 700 artistes femmes des 19ème et 20ème siècles sur un site bilingue, remarquablement documenté et illustré.

C'est un outil exceptionnel et qui sera aussi utile au grand public que aux spécialistes de la question. Universel, il devient un support de communication riches de rencontres, d'échanges avec tous ceux et celles unis par ce même combat. La dimension pédagogique n'est pas en reste et on trouvera par exemple "Petites histoires de grandes artistes" des animations (entre 3 et 4 minutes chacune) produite par AWARE et s'accompagnant chacune d'un dossier pédagogique. Ces vidéos sont visibles également sur le site de la BNF et dans le cadre de son exposition documentaire "Be Aware. A history of women artists" du 14 juillet au 19 septembre 2021.

Réhabilitation

Depuis 2017, AWARE propose également deux prix : l'un pour une artiste émergente et un prix d'honneur pour une artiste reconnue. L'école des Beaux-Arts en France est devenue mixte en 1897 mais les femmes n'étaient pas autorisées aux ateliers et aux concours et elles devaient payer les cours alors qu'ils étaient gratuits pour les hommes.

Aujourd'hui, évidemment ces inégalités ont disparues, et +/- 60 % des diplômés des écoles d'art sont des femmes, mais peu d'entre elles accèdent aux prestigieux prix du monde de l'art. C'est dans cette perspective que les prix AWARE ont été mis en place.

“Si l'on fait bouger les lignes dans les musées, on les fait bouger dans les mentalités aussi” Fabienne Dumont, historienne de l'art

Le travail de réhabilitation, de reconnaissance du travail de l'artiste femme, est un long chemin qui ne fait que commencer. Si ces expositions sont très encourageantes, le labeur est encore long, car en arts plastiques, la présence des femmes ne représente qu'un très faible pourcentage et sur le marché de l'art les inégalités persistent elles aussi. Le rôle des médias est en ce sens déterminant pour établir une parité. Car une artiste dont l'œuvre n'a pas été montrée ou publiée va tomber dans l'oubli.

Une étude publiée en mars 2019 dans PLOS ONE (revue en ligne) montre que les hommes représentent 87% des artistes dans les grands musées des Etats-Unis. Le Louvre ne compte qu'une trentaine de peinture de femmes artistes dans les collections. Parmi les 500 artistes les mieux côtés au monde, on trouve seulement 19 créatrices. Le 16 juin 2016 Christie's France organise à Paris une première vente aux enchères entièrement dédiée aux femmes artistes et crée ainsi un événement historique dans le monde de l'art. Dans cette perspective, aucune exposition, action, écrit, publication ne seront inutiles. Chaque action sollicite notre conscience car si nous voulons un monde plus juste et équilibré, le combat est quotidien et vital.

Je terminerai par les mots de Louise Bourgeois :

“L'expression du soi est sacrée et fatale. C'est une nécessité”

Sandra Zidani est humoriste et historienne de l'art.



« Madame, que s'est-il passé exactement? »
Zidani/ 2021/ dessin encre (Féminicide)



« Réfugiée »/ Zidani/ dessin feutres et bic/ 2004

racines
ÉLÉMENTAIRES

« Mon père était musulman Je me suis convertie au pro

Cela fait 30 ans qu'elle arpente les scènes du pays en composant des personnages hénaurmes. Si Zidani est humoriste, ses spectacles reposent souvent sur des thématiques douloureuses, qui puisent notamment dans l'histoire de ses généreux parents.

Making of

Elle nous accueille dans sa maison, rue de Flandre, entre le canal de Bruxelles et la place Sainte-Catherine. Zidani, Kabyle par le père, Hasseloise par la mère, c'est la zinneke des années 2000. Impossible de la réduire à une étiquette. Fille d'une union catholico-musulmane ? Certes, mais alors aussi imprégnée de protestantisme, et grande amie de nombreux Juifs. Artistiquement ? Inclassable. Son univers est si bariolé qu'il semble emprunté, dans le désordre, à une fête de salle paroissiale, à un karaoké de bar travelo, au cri primal d'artistes dégénérés, au geste enfantin des clowns, voire à une expérience gore, qui tiendrait du film d'horreur. Celles et ceux qui s'attendent ici à un entretien classique avec une « comique » vont la découvrir tout autre, et en vérité telle qu'elle est : mélange de noirceur et de candeur. Une femme sensible, généreuse, drôle, travaillée par la mémoire de ses parents « fracassés », passionnée d'art et de poésie, capable de parler des heures de Rembrandt et Fernand Raynaud, d'Antonin Artaud et Annie Cordy, de Marguerite Duras et Tino Rossi. N.C.E

30 ans de scène

Pour ses 30 ans de scène, Zidani joue aux Galeries (« Mamie Georgette », le 16), à Mons (« Retour en Algérie », le 3/12), à Mouscron (« La rentrée d'Arlette », les 8 et 9/12), à Namur (« Retour en Algérie », le 15/12) et au Whall de Bruxelles (« La rentrée d'Arlette », le 20/12).



Georgina, la maman. « Elle aurait aimé chanter, elle qui était plutôt douée en musique et en piano. Elle ne l'a pas fait. Elle a grandi avec ses parents du côté de Mont-sur-Marchienne jusqu'à l'âge de cinq, six ans. Ma grand-mère a fui avec elle et quitté mon grand-père, qui était visiblement très violent, un homme qui a eu les jambes coupées là où il travaillait, toujours en colère. Ma grand-mère a rencontré quelqu'un, avec qui elle est partie à Hasselt, pas très loin de l'Allemagne, et à la veille du début de la guerre. Pour ma mère, ce fut une enfance pas facile. » © D.R.

ENTRETIEN

NICOLAS CROUSSE

J eudi prochain, Sandra Zidani fête-trente ans de scène. Un fameux bail pour celle qui fut l'une des toutes premières femmes à pratiquer dans notre pays le seul en scène humoristique. Cela valait bien un rendez-vous, en forme de retour vers le passé.

Vous ne seriez pas devenue qui vous êtes si...

Si je n'avais pas eu les parents que j'ai eus. C'était des êtres gentils, simples et doux, qui m'ont donné sans doute confiance en l'humain. Ce n'est pas pour rien si mes spectacles parlent des petites gens, dans le joli sens du terme. Mes parents étaient deux fracassés de la vie. Ma mère avait cinq ans quand la Seconde Guerre mondiale a commencé. Mon père a fui la violence d'une Algérie colonisée alors par la France. Pour l'un comme pour l'autre, l'histoire a réécrit leur vie et a limité leurs choix. Mon Papa, par exemple, toute sa vie m'a dit : « Si j'avais pu faire des études ! » Mais pour aller à l'école, il fallait payer, il fallait un costume... il ne pouvait pas. Et au fond, j'ai toujours vu mon père en costume. D'après son frère aîné, mon oncle Areski, que j'ai rencontré bien plus tard, à l'école on leur a reproché de ne pas avoir de costume, ni de bonnes chaussures. Il était très heureux que je fasse des études.

Quant à Maman, elle aurait aimé chanter, elle qui était plutôt douée en musique et en piano. Elle ne l'a pas fait. Elle a grandi avec ses parents du côté de Mont-sur-Marchienne jusqu'à l'âge de cinq ans. Ma grand-mère a fui avec ses enfants et quitté mon grand-père, qui était visiblement très violent, un homme qui a eu les jambes coupées là où il travaillait, toujours en colère. Ils se sont installés à Hasselt, pas très loin de l'Allemagne, et à la veille du début de la guerre. Pour ma mère, qui avait 5 ans à l'aube de la guerre, ce ne fut pas une enfance pas facile. Elle a grandi avec ses parents du côté paternel vers la Kabylie, en Algérie, et du côté maternel en Flandre, en Wallonie, en France, en Allemagne, etc. jusque chez les Vikings, avec des aïeux qui étaient maîtres verriers ou cabaretiers... Ce qui explique peut-être mon amour des vieilles chansons.

Quand mes parents se sont rencontrés à Bruxelles, ma mère était veuve depuis peu, avec quatre enfants. Mon papa habitait dans le même immeuble qu'elle. En bas, il y avait un restaurant asiatique, et ils se sont rencontrés autour d'une histoire de casserole de lait. Je pense qu'aucun des deux ne s'attendait à ce que j'arrive. Ils m'appelaient « la surprise ».

Votre père était musulman, votre mère catholique...

Et moi, vers 22 ans, je me suis convertie au protestantisme. C'était sans doute une manière de reprendre mon chemin à moi, par rapport à mes parents, qui étaient, eux, liés à leur religion, par tradition plus que par conviction ou par pratique. Moi, j'étais attirée par le christianisme, beaucoup plus que par l'islam. Ma mère m'avait baptisée en cachette de mon père, quand j'avais trois jours, puis elle m'avait mise à la religion catholique quand j'étais en primaire... mais je ne devais pas le dire à mon père. Quand j'ai été en humanités, j'ai dit à ma mère que j'arrêtais les cours de religion et que j'allais au cours de morale laïque. Vers cette période, mon cousin Alain a été assassiné à l'âge de 21 ans. Nous avions le même âge et ça m'a beaucoup secouée. C'est comme ça que j'ai commencé à « fréquenter » le milieu protestant. Ensuite, j'ai eu une sorte d'appel de Jésus et je me suis convertie...

Quelle fut la réaction des parents ?

Mon père a été très ouvert. Il m'a dit : « Fais ce que ton cœur te dit de faire. » Ma mère était, elle, furax. Elle m'a dit : « Il n'en est pas question, tu as été baptisée catholique. » A quoi mon père a dit : « Ah bon ! Quand ça ? » C'était très drôle. Et puis il y a eu la réaction de mes amis. Certains m'ont prise pour une dingue. Pour eux, c'était curieux. Plus tard, alors que j'étais déjà humoriste, mais pas encore capable de gagner ma vie de ça, j'ai envoyé un seul CV dans ma vie et je suis devenue prof de religion protestante en Région bruxelloise. J'ai fait un remplacement de trois mois... qui a duré dix ans. Au fond, je suis une mystique. Je ne suis plus aujourd'hui attachée à une religion. Et j'avoue que l'aspect liturgique m'ennuie très vite. Je pense aussi que les religions sont une invention de l'être humain et qu'elles font beaucoup de dégâts. Il n'y a rien de pire que celui qui croit dé-



J'ai peut-être été imprégnée par la tristesse de la vie de mes parents. Ce n'est peut-être pas pour rien que j'ai été vers l'humour, avec son côté réparateur



Sandra Zidani

Née à Bruxelles en 1968, fille d'un père algérien musulman et d'une mère belge catholique, Sandra Zidani est l'une des pionnières du spectacle d'humour au féminin. Marquée par Yolande Moreau, Yves Hunstad ou Coluche, elle se lance seule en scène en 1993, avec *La petite comique de la famille*. Une douzaine de one-woman-shows suivront, habités par une sorte de « folie belge ». Ses personnages clownesques semblent nés de la rencontre improbable entre Kathy Bates, Oliver Hardy, Chantal Goya et Zouc.

tenir la vérité.

Vous ne seriez pas devenue qui vous êtes sans la scène ?

Si je n'avais pas été sur une scène de théâtre très tôt, oui. J'avais neuf ans, c'était à mon école d'Anderlecht. La directrice de l'école avait ouvert deux ateliers : course à pied et théâtre. Courir ? Non ! Alors j'ai choisi le théâtre, même si je ne savais pas ce que c'était. Très vite, je me suis sentie très à l'aise sur scène. Je ne le savais pas, mais en fait le théâtre allait devenir le fil rouge de toute ma vie. Je me rappelle mon premier rôle : je jouais une petite fille qui mourait de faim, dans une pièce qui s'appelait *La grande kermesse*, écrite par Pierre Thureau. Je me souviens de la tirade que je devais faire... et les gens riaient tout le temps. Or moi, dans mon esprit de gosse, ce n'était pas drôle. Ça parlait d'une petite fille qui mourait de faim et qui volait pour manger, son père étant en prison, elle étant seule avec sa mère.

Faire rire est arrivé par hasard ?

Oui... j'entendais les gens rire, j'étais un peu déçue, je me disais : « Ils n'ont vraiment rien compris. » Mais en même temps, ça m'amusait beaucoup de les entendre rire. Et après, on m'a filé tous les rôles comiques. A la fin de mes primaires, j'ai reçu le prix de théâtre de l'école. Après, j'ai suivi des cours de déclamation donnés par ma prof d'histoire Eliane Horbach, et ensuite Suzanne Scholtus à l'académie de la Ville de Bruxelles. On y a vite perçu que j'avais la *vis comica*, et mon professeur m'a fait travailler toutes sortes de textes comiques, du Moyen Age jusqu'à aujourd'hui, en passant par Rabelais et Montesquieu. Ça m'a appris à comprendre la structure d'un texte. Et pareil avec Christian Lombard, mon professeur d'art dramatique à l'académie de Berchem-Sainte-Agathe.

Vous vous destiniez depuis l'enfance à faire le clown ?

Dans les réunions de famille, déjà, j'adorais imiter les chanteurs. Par exemple, je chantais *Un accident*, de Michel Sardou... mais seulement si on me filait de l'argent de poche. Je racontais des tas de blagues... certaines de Stéphane Steeman, que je racontais aux clients du resto de papa. Quand j'étais enfant, il y avait aussi Fernand Raynaud. A l'école, une prof nous avait donné un cours sur le ra-



cisme en partant d'un sketch de lui, *Le douanier*. Ce texte m'avait marquée. Tout à coup, je me rendais compte que par le biais de l'humour, on pouvait dire des choses. Il y avait aussi Annie Cordy, dont je connaissais toutes les chansons. De façon générale, j'avais un grand amour pour toutes les vieilles chansons, tous les vieux bazars, que j'écoutais tout le temps. Mes parents n'en pouvaient plus. Dans le premier resto de mon père, il y avait un juke-box, alors je mettais des sous et j'écoutais *Les roses blanches*, *Zaza*, *Fais-moi du couscous chérie*, Tino Rossi... Un jour je suis arrivée au resto. Le juke-box avait disparu (elle rit).

Que vous a apporté la scène ?

Une chose fondamentale. Très vite, avec le théâtre, j'ai senti qu'une fois sur scène on était tous égaux. C'était essentiel pour moi qui étais la fille unique de ces deux parents fracassés. Dans ma famille, qui n'était pas raciste, je ressentais tout de même que j'étais la fille de l'Algérien. Mon père était un étranger. Un homme que les gens aimaient beaucoup car c'était un doux, un gentil, on ne pouvait que l'aimer, et c'était un très bon cuisinier, qui avait appris la cuisine en faisant la plonge chez des Vietnamiens. Mais il n'empêche, c'était quelqu'un qui venait d'une autre culture. Une culture



Achour, le père de Sandra, était un restaurateur très aimé, à Anderlecht. « C'était un homme doux, gentil. Il a vécu une enfance pauvre, dans une Algérie marquée par la présence de colons français méprisants et violents. Il s'est retrouvé sans parents à six ans à peine. S'il me parlait si peu de l'Algérie, c'est selon moi qu'il n'a pas trouvé intéressant de me raconter tous ces souvenirs douloureux. Il gardait pour lui cette espèce de fracture. » © D.R.



L'oncle Areski, frère d'Achour, dessiné au bic bleu par Zidani, en 2011. Sandra l'a rencontré en Kabylie, en décembre 1992. « Quand il m'a vu débarquer, lui qui revenait d'un pèlerinage à La Mecque, pour lui c'était quelque chose. On ne s'était jamais vus. Dans son salon, il y avait une photo de moi et de mes parents, ça m'avait beaucoup touchée. » © D.R.



« Sur la photo, je dois avoir onze ans. Très vite, je me suis sentie à l'aise sur scène. L'école n'était pas toujours facile. Mais il y avait le théâtre, qui est devenu le fil conducteur de toute mon existence. Lors de mes premières scènes, à neuf ans, je jouais une petite fille qui mourait de faim, dans une pièce qui s'appelait "La Grande Kermesse". Je me souviens de la tirade que je devais faire, ça me paraissait triste... et les gens riaient tout le temps. » © D.R.

n, ma mère catholique. testantisme »



« J'avais neuf ans, je jouais une petite fille qui mourait de faim, dans une pièce qui s'appelait "La Grande Kermesse"... et les gens riaient. » © PIERRE-YVES THIENPONT.

dont moi je ne savais presque rien, du temps où mon père était en vie. Je lui posais des questions et il restait silencieux. Je savais juste qu'il était le dernier d'une fratrie de quatre frères, qu'il était déjà orphelin à six ans et qu'il l'avait quittée. De la France, il était venu en Belgique pour travailler dans les mines, dans le Borinage, afin d'avoir un permis de travail, qui était au fond un permis de séjour, qu'on recevait après cinq ans de travail.

Enfant, on m'interrogeait, il y avait de la curiosité autour de ces racines-là : qui sont tes grands-parents ? Tu parles algérien ? Tu sais écrire l'arabe ? Et ton père ? Je n'avais pas d'info, avec mon père qui parlait si peu. En classe, où il y avait beaucoup de Marocains, c'était comme dans ma famille : je ressentais mes différences, même si c'était sans rejet. Et tout à coup, en faisant du théâtre, je me suis rendu compte que c'était terminé, les différences. J'étais moi, tout simplement. Zidani, en un mot. Au théâtre, on fait un rôle, on est pris par notre texte, par l'urgence, par le public qui est là... et peu importent nos origines. Nous sommes alors juste des êtres humains au service d'une même cause.

On vous connaît comme humoriste. Vous êtes aussi peintre, historienne de

l'art, et vous avez fait un mémoire sur Antonin Artaud. On est loin du monde de l'humour...

Tout se tient, pourtant. L'humour est un formidable médium pour parler de la tragédie et désamorcer le drame. Et de fait, beaucoup de situations dans mes spectacles ne sont pas forcément très drôles. Par exemple dans *La rentrée d'Arlette*, une prof se jette par la fenêtre. *Arlette l'ultime combat* évoque un jeune parti en Syrie. *Journal intime d'un sex sans bol* parle d'une serial killer qui découpe des caissières. C'est un peu le principe de l'humour. Je me souviens d'un formidable sketch de Raymond Devos sur un cocu, personnage traditionnellement ridicule, de vaudeville, mais qui avec lui bascule vers autre chose, passant du rire à la tristesse et à la souffrance. C'était génial.

Au centre de votre maison où nous parlons, il y a deux grands tableaux, où vous avez pris pour sujet Artaud. Qu'est-ce qui vous a amenée à la peinture ?

Un tableau de Rembrandt, *La ronde de nuit*, que j'ai découvert lors d'un voyage scolaire à Amsterdam. J'ai eu un coup de foudre instantané. Il m'a semblé que la main au centre du tableau m'appelait. En rentrant chez moi, je suis partie acheter une biographie de Rembrandt, mais

aussi une toile, des pinceaux et de l'huile. Et je me suis lancée. J'avais quinze ans. Ma professeure de français et de philosophie, Rose-Marie Ingberg, m'a encouragée à suivre des cours. J'ai donc commencé des cours de peinture à l'académie des beaux-arts d'Anderlecht, avec Félix Hannaert. C'est là que j'ai appris la technique de la peinture à l'huile. D'une manière générale, dans chacune de mes écoles, j'ai trouvé des guides bienveillants. Il y a toujours eu un petit côté magique dans ma vie depuis l'enfance. Les choses viennent à moi et se mettent souvent dans un bon timing.

Comment expliquer le fond de gravité qui traverse vos spectacles et vos peintures ?

Je ne sais pas... J'ai peut-être été imprégnée par la tristesse de la vie de mes parents. Dont l'âme avait été brisée dès leur plus jeune âge. Ce n'est peut-être pas pour rien que j'ai été vers l'humour, et sa façon parfois unique de pouvoir aborder certaines thématiques douloureuses, ces matières sombres, noires, parfois proches de la folie. Tout à coup, avec le rire, la question de la réparation serait possible, l'humour allait peut-être pouvoir un peu guérir, réparer, changer les choses.

L'Algérie de son père « Je suis tombée amoureuse de ce pays »

N.C.E

A partir de quand avez-vous eu accès à l'histoire de vos racines algériennes ?

Paradoxalement, après la mort de mon père. Il meurt inopinément, d'une crise cardiaque consécutive à une crise d'asthme, en novembre 1992, et c'était le moment où l'Algérie se refermait pour entrer dans ce qu'on a appelé la « décennie noire ». Mais vers 2006, alors qu'un soir je vais jouer à Herstal, dans la salle, un type vient me trouver à la fin du spectacle. Il se présente, Ferhat, il est chercheur à Liège et il dit qu'il est mon cousin. Il avait vu mon nom sur une affiche et avait dit : « C'est ma cousine », et ses copains lui avaient dit : « C'est ça, et Zidane c'est ton cousin. » Or, effectivement, c'était mon cousin germain, fils du frère aîné de mon père. Du coup, le lien était fait, on se revoit et on s'entend très bien. Et un jour, en septembre 2009, Ferhat me téléphone et il me dit : « Ecoute, ça fait quelques années que je n'ai pas vu mon père, et en Algérie ça s'est vachement calmé. Je vais aller le voir, je pars en décembre, débrouille-toi, je t'emmène. » Je lui dis oui... mais peu à peu, avant le départ en Algérie, je commence à faire beaucoup de cauchemars. Je crois que c'était les angoisses de mon père. A l'époque, quand des gens me demandaient des nouvelles, je disais : « Ça va, je retourne en Algérie »... alors que je n'y étais jamais allée. Mais au fond, ça avait du sens, mon voyage, ce serait un peu le retour que mon père aurait voulu faire. Il m'avait promis qu'on irait ensemble... On ne l'a jamais fait.

Vous voilà partie pour Alger...

C'était le 21 décembre 2009, il y avait plein de neige, les avions ne décollaient pas. Je suis finalement partie et mon cousin Ferhat est venu me chercher à Alger. J'ai été dormir dans ma famille, en Kabylie, chez mon oncle Areski. Quand il m'a vue débarquer, lui qui revenait d'un pèlerinage à La Mecque, pour lui c'était quelque chose. On ne s'était jamais vus. Dans son salon, il y avait une photo de moi et de mes parents, ça m'avait beaucoup touchée.

Quand je suis arrivée là-bas, dans cette Algérie qui se reconstruisait après la décennie noire, il s'est passé quelque chose en moi. C'est comme si j'avais jusque-là vécu avec un trou et que tout à coup, ce vide était comblé. Je me suis sentie chez moi, il y avait quelque chose de familier. Je peux dire que je suis tombée littéralement amoureuse de ce pays. On ne repart jamais indemne de ce pays empreint d'une

grande nostalgie. J'ai vu des amis d'enfance de mon papa, l'endroit précis où lui et ses frères avaient grandi. Il y avait par exemple une dame aveugle, qui était son amie d'enfance. Chaque fois qu'elle venait vers moi, elle m'attrapait, me tâta et disait que je sentais mon père, que j'avais son odeur. C'est drôle parce que du temps de son restaurant, mon papa prenait toujours un soin particulier à bien servir un groupe d'aveugles qui venaient souvent.

Quelques mois après ce voyage, vous retournez en Kabylie pour y présenter un spectacle, qui allait devenir *Retour en Algérie*...

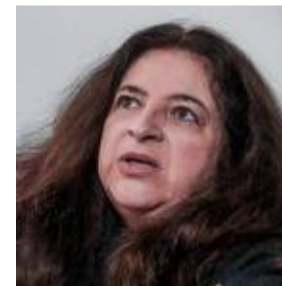
A l'époque, la déléguée de Wallonie-Bruxelles à Alger me contacte pour m'inviter à jouer un spectacle à Béjaia. Avec moi, ça n'a pas tardé. En juin 2010, j'étais là-bas avec un spectacle écrit dans la foulée de mon voyage de décembre. Ce spectacle était centré sur mon départ vers l'Algérie, sur mes peurs, mais aussi sur l'absence de cette Algérie de mon père. Je voulais raconter cette absence, depuis l'attente à l'aéroport... d'ailleurs, tout le spectacle se passait à l'aéroport. On a joué à Béjaia. C'était magique.

Aller en Algérie vous aura permis d'apprendre quelque chose sur votre père, et de combler ses silences ?

Oui. J'ai compris d'abord pourquoi il ne m'en parlait pas. En fait, ils avaient eu une enfance très pauvre, malmenée par les colons français. Mon père travaillait de temps en temps pour certains colons, qui étaient méprisants. Mon oncle me l'a dit, c'était la misère, la vraie. Alors je pense que mon père n'a pas trouvé intéressant de me raconter ça. Il a préféré me parler de choses belles de l'Algérie... et il gardait pour lui cette espèce de fracture, lui qui avait perdu ses parents si jeune. Je l'ai compris plus tard, à travers certaines choses qu'il me disait, lui qui répétait quand j'étais enfant qu'il était possible qu'un jour il meure.

Sur le plan personnel, l'Algérie m'a apporté beaucoup de sérénité. Une forme de bonheur. J'ai sans doute changé,

moi qui adolescente étais parfois une boule de colère, ou du moins torturée. Je pense que je ne serais pas parvenue à aller sur le plateau d'*On ne demande qu'à en rire* (France 2, entre 2012 et 2014), où j'ai fait 35 passages, si je n'avais pas été en Algérie. Ça m'a réconciliée avec la France, ce pays qui suscitait tant d'appréhension chez mon papa. Pays, d'ailleurs, qui est aussi un peu le mien puisque, plus tard, en étudiant les racines du côté maternel, je découvrirai que mes grands-parents paternels étaient français.



J'ai sans doute changé au contact de l'Algérie, moi qui adolescente étais parfois une boule de colère, torturée

”



« Antonin Artaud (ici, au centre d'une peinture de Zidani), je l'ai découvert via un concours au Théâtre Poème, où j'ai gagné un prix d'auteur interprète. Comme prix, j'ai reçu un texte et un enregistrement audio d'Artaud, "Pour en finir avec le jugement de Dieu". Sa voix... Quel choc ! Depuis, Artaud est devenu pratiquement un "ami". Et je lui ai consacré mon mémoire de fin d'études à l'ULB. » © D.R.



« J'ai découvert "La Ronde de nuit", de Rembrandt, lors d'un voyage scolaire à Amsterdam. J'ai eu un coup de foudre instantané. Il m'a semblé que la main au centre du tableau m'appelait. En rentrant chez moi, je suis partie acheter une biographie de Rembrandt, mais aussi une toile, des pinceaux et de l'huile. Et je me suis lancée. J'avais quinze ans. » © D.R.



« Au festival de Rochefort, je découvre Yolande Moreau, avec un sketch, "J'ai trempé dans un crime", et c'est le choc de ma vie. Ce que son personnage racontait était horrible, mais il y avait un masque, un côté bruxellois. Puis peu après, autre choc, avec "Gilbert sur scène", par Yves Hunstad, qui est au fond le premier stand-uppeur de notre histoire. » © THÉÂTRE DU ROND-POINT



« J'ai écrit plusieurs textes, et mêmes spectacles avec Patrick Chaboud. Le Magic Land, c'est le premier théâtre important de l'époque qui m'a accueillie. Il est adepte du collectif, et moi je suis une solitaire. Lui et moi, c'est l'eau et le feu. Je l'ai découvert avec "Lollipop", dans l'adolescence, et je l'ai retrouvé dans la vraie vie et mon parcours sur scène, plus tard. Au moment de mon premier voyage en Algérie, j'aurais dû être sur scène, avec le Magic Land Théâtre. Je m'attendais à ce que Patrick soit fâché. Au contraire il m'a dit : "On va se débrouiller, il faut que tu partes, c'est important." » © D.R.

ABONNÉS



Un livre de chevet, pour Zidani ? Elle nous parle de Marguerite Duras, mais d'abord et surtout des « Fleurs du mal », de Baudelaire. « Tellement de génie dans un seul livre, c'est incroyable. J'ai un faible pour le texte qu'il écrit à sa mère et qui m'émeut beaucoup, "La Servante au grand cœur" (à lire sur notre site). » Sur notre site, retrouvez également des extraits vidéo de notre entretien avec Zidani.

« Madame Zidani fait la comique »

Longtemps partagée entre 2 cultures et 3 religions, l'humoriste a trouvé sa place sur scène. Son métier? Faire rire les gens en les croquant tendrement.

TEXTE CHRISTINE MASUY

“Madame Zidani fait la comique à la télé?”

La directrice d'école s'arrêta net, interloquée. “Mais non, les enfants! Vous vous trompez!” Les bambins étaient pourtant sûrs d'eux, et très fiers d'avoir vu leur prof de religion sur le petit écran. “Madame Zidani? Impossible!”, trancha la directrice. C'était pourtant bien elle...

30 ans ont passé depuis. Sandra Zidani a quitté l'enseignement et s'est imposée comme humoriste. Sur scène, elle est, tour à tour, Mireille Soleil (la prof de religion fatiguée, fatiguée, fatiguée), Mamie Georgette (la veuve qui a un avis sur tout), Arlette, Rosine, Jeanine... Mais qui est Zidani dans la vie?

DEPUIS TOUTE PETITE

“J'ai grandi avec Fernandel et de Funès, raconte Zidani. Mes parents tenaient un restaurant. Ils me laissaient seule le soir. J'étais censée aller me coucher, mais je restais souvent devant la télé. C'était l'époque de *Zygomatocoroma*. J'adorais.

« JE N'AI PAS UN PHYSIQUE LISSE, JE N'AI JAMAIS ÉTÉ FILIFORME. JE SAIS QUE J'AI ÉTÉ ÉCARTÉE DE CERTAINS PROJETS À CAUSE DE ÇA »

Il y avait plein d'humoristes: Stéphane Steeman, Marc Herman... Moi j'étais fan de Raymond Devos. Et d'Annie Cordy. J'avais 10 ans, je chantais *Tata Yoyo* et *Frida Oum Papa*. Je regardais aussi *Lollipop*. J'adorais l'impertinence de Malvira. Mais c'est Yolande Moreau qui m'a donné envie de faire ce métier. Elle faisait de l'humour sur le tragique de la vie. Et ça, ça me parlait... Sans doute parce que mes parents étaient 2 fracassés de la vie.

PAS PRÉVUE

Mon père était algérien. Il a eu une enfance misérable, mais ne l'évoquait jamais. Je sais juste qu'il a perdu ses parents à 6 ans, puis qu'il est devenu berger. Il a ensuite fui l'Algérie pour venir travailler à la mine, dans le Borinage. Quand il a obtenu son permis de séjour, il a quitté la mine pour la restauration. Il a commencé à la plonge, puis il a appris la cuisine...

Ma mère, elle, c'était un stoemp belgo-belge. Originaire de Mont-sur-Marchienne, elle a longtemps vécu à Hasselt avant de rencontrer mon père à Saint-Josse. Elle était veuve, avec 4 enfants. Je n'étais pas prévue au programme... Pour la famille de ma mère, j'étais 'la fille de l'Algérien'. J'ai grandi avec la sensation bizarre de n'être à ma place nulle part. Cette sensation a disparu quand j'ai commencé à faire du théâtre. J'avais 9 ans. La 1^{re} fois que je me suis retrouvée sur scène, j'ai entendu rire dans la salle. Je jouais une pauvre gamine qui crevait de faim, mais le public riait. Waouh! Je fais rire les gens!

Ce jour-là, j'ai eu l'impression de trouver ma place. Et mon chemin. Je me suis très vite dit que je serais humoriste. Je laisserais tomber Sandra pour devenir Zidani, fière de mon identité et de ma différence.”

PÉRIODE MYSTIQUE

En plus du stoemp des cultures, la petite Sandra doit assumer celui des religions. “Mon père était musulman, ma mère catholique. Elle m'a fait baptiser en cachette, à la chapelle de la maternité. En primaire, elle m'a inscrite au cours de religion catholique, mais je ne devais pas en parler à mon père. En secondaire, j'ai choisi de suivre le cours de morale laïque. Ça me semblait plus cool. Puis je me suis convertie au protestantisme. Mes copains rigolaient: 'T'as fumé quoi? T'es sûre que ça va?' J'avais 21 ans et je venais de perdre le cousin avec lequel j'avais grandi. Il a été assassiné. Ça m'a évidemment bouleversée. Ça m'a surtout beaucoup questionnée. J'ai trouvé des réponses dans la religion. Je suis devenue mystique.”

CAISSIÈRE OU ÉTUDIANTE?

Belge d'ascendance kabyle, catholique cachée puis protestante assumée, Zidani se sent d'abord bruxelloise. C'est donc dans la capitale qu'elle fait ses études. Mais il s'en est fallu de peu... “Personne n'avait fait d'études dans ma famille. L'université semblait inaccessible et impayable. Ma mère m'avait trouvé une place de caissière chez Delhaize. Mais j'ai obtenu une bourse pour entrer à l'ULB. Comme il n'existait pas

d'école d'humoristes, j'ai fait l'histoire de l'art. Mes parents ont finalement été très heureux pour moi. Surtout papa. Il disait souvent: 'Ah, si j'avais pu faire des études...'. Je ne mesurais pas ce que cela signifiait pour lui. Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai compris. Quand je suis allée pour la 1^{re} fois en Algérie, à 41 ans. J'ai rencontré le frère aîné de mon père, mon oncle Arezki. Il m'a raconté que pour aller à l'école, il fallait un costume. Et le petit berger était bien trop pauvre pour se payer un costume... J'ai tout à coup compris pourquoi j'avais toujours vu mon père en costume cravate. Même à la plage. Ce voyage en Algérie m'a appris beaucoup de choses sur lui. Et sur moi.”

PROF INSPIRANTE

Zidani sort de l'ULB, diplômée en poche, en 1993. Son père est mort d'une crise cardiaque quelques mois plus tôt. Le restaurant familial a fermé ses portes. Elle doit trouver un job sans tarder. “Je voulais toujours être humoriste, mais je savais que ça prendrait du temps. J'ai appris qu'on cherchait un prof de religion protestante. J'ai envoyé un CV – le seul CV de ma vie – et j'ai été engagée. C'était pour un remplacement de 3 mois, ça a duré 10 ans.” La jeune prof n'oublie cependant pas son rêve de gosse: faire rire. Durant ses temps libres, elle écrit ses 1^{ers} spectacles, directement nourris par son expérience d'enseignante. “Je n'avais pas vraiment choisi d'être prof, mais je me suis attachée à mes collègues. J'ai découvert les difficultés du métier, la charge de boulot qu'on vous rajoute chaque année... Je me suis inspirée de Mireille, ma collègue de religion catholique, toujours fatiguée, fatiguée, fatiguée. Rassurez-vous: elle l'a bien pris! Comme j'aime les gens, je les croque avec tendresse.”

RACISME ET GROSSOPHOBIE

Aujourd'hui, on a parfois l'impression qu'il devient compliqué de faire de l'humour... En stand-up, il est vrai que certains sujets sont *touchy*. Moi j'ai résolu le problème en passant par des personnages. Ce n'est pas Zidani qui parle, c'est Mireille ou Mamie Georgette. Je reprends prochainement *Et ta sœur*, un spectacle qui donne la parole à Jeanine Dufoin, directrice du camping La Marée Noire, fondatrice de Front Littoral et raciste convaincue. Pour créer le person-

« POUR LA FAMILLE DE MA MÈRE, J'ÉTAIS 'LA FILLE DE L'ALGÉRIEN'. J'AI GRANDI AVEC LA SENSATION BIZARRE DE N'ÊTRE À MA PLACE NULLE PART »

nage, je me suis inspirée des mimiques de Mussolini. Jeanine dit des horreurs, mais c'est Jeanine, pas Zidani. Ce spectacle dénonce tous les petits racismes du quotidien. Cette méfiance à l'égard de la différence. Je l'ai vécu, évidemment. Mais on est tous différents! Moi je n'ai pas un physique lisse, je n'ai jamais été filiforme. Je sais ce qu'est la grossophobie, même si elle ne m'atteint plus. Je sais que j'ai été écartée de certains projets à cause de ça. À la télé, comme au cinéma. L'inclusion avance, mais il reste encore beaucoup à faire...

POLITIQUE DE FOUS

Zidani travaille actuellement à l'écriture de son prochain spectacle. “Il y sera toujours question de l'enseignement – c'est plus d'actualité que jamais. Également de politique. Vous connaissez une entreprise qui ne vous vire pas alors que vous n'avez produit aucun résultat au bout de 600 jours? C'est quand même la situation du gouvernement bruxellois... Il sera aussi question de Trump et de Poutine, ces dictateurs élus par le peuple. Ces malades mentaux qui rêvent de faire la guerre... Moi, je trouve ça ringard, la guerre! Pas vous?”

ON NE DEMANDE QU'À EN RIRE

À côté de sa belle carrière en Belgique, Zidani a percé en France. Grâce à *On ne demande qu'à en rire*, l'émission de Laurent Ruquier. “J'ai fait 35 passages à l'antenne. Avec 2 millions de spectateurs en moyenne, ça m'a donné une sacrée visibilité. Suite à cela, j'ai fait quelques dates en France, mais il y a eu un souci avec les producteurs, et ça s'est arrêté. Avec le recul, je n'ai aucun regret. Atterrir à Bordeaux un matin, repartir le lendemain pour je ne sais où... Non. Cette vie de tournée ne me plaisait pas trop. Je suis plutôt casanière. J'aime rentrer tous les soirs chez moi, retrouver mes livres et mes chats. Et puis, l'engouement m'a fait un peu peur. Je me souviens de ce jour où des gens m'avaient attendue 6 heures sous la pluie. Juste pour me voir quelques instants. C'était bizarre. Pas normal. En France, dès qu'on a un peu de notoriété, on n'a plus de vie privée. Je préfère vivre sereinement en Belgique.” ●

Zidani sera prochainement en spectacle à Bruxelles, Waterloo, Mons, Nivelles, Charleroi, Mouscron, Amay, Liège, Ottignies... Retrouvez l'agenda complet sur zidani.be

Dans "I Will Survive", Zidani tacle le patriarcat

Scènes L'humoriste a créé un nouveau personnage, Clarence Mitchell.

Clarence Mitchell a toujours eu un rêve: chanter. Secrétaire chez une "psychothérafreud", elle a rencontré Nathalie Uffner dans la salle d'attente. La directrice du TTO avait une date à combler dans son théâtre et elle a proposé à Clarence de venir réaliser son rêve. Voici donc Clarence, micro à la main devant une salle comble.

Pour son nouveau spectacle, le 17^e, *I Will Survive* ★★★, Zidani a créé un nouveau personnage, Clarence Mitchell, une attachante petite bonne femme à la chevelure orange fluo et au savoureux accent belge. Mais, attention, sous son air débonnaire, Clarence n'a pas sa langue en poche. Et le public va rapidement s'en rendre compte.

Humoriste depuis plus de 30 ans, Zidani a su conquérir le cœur des spectateurs et spectatrices avec "son travail atypique" et sa galerie de personnages plus décalés et cocasses les uns que les autres. Sa nouvelle recrue, Clarence, ne fait pas exception.

La voici donc prête à vivre son rêve sous les projecteurs: chanter la chanson qu'elle a écrite pour un garçon avec qui elle était il y a 30 ans et "que (sic) je ne suis plus avec depuis 30 [ans]". Mais avant de livrer sa prestation, Clarence va se raconter, se confier et digresser sur 1001 sujets fort drôles de prime abord, mais dont le fond se révèle particulièrement sérieux. "J'ai choisi l'humour comme arme douce pour parler de sujets qui, eux, ne le sont pas", indique Zidani dans sa note d'intention.

Messieurs, vous ne serez pas épargnés

Avec sa nouvelle coiffure, Clarence attire les regards et les commentaires. Mais, se demande-t-elle,

"pourquoi, dans la rue, les garçons se comportent comme à Poufiasse Land?" Le ton est donné, Messieurs: pendant 1 h 20, vous ne serez pas beaucoup épargnés. Dans sa ligne de mire: le patriarcat et toutes les injonctions qui en découlent, essentiellement à l'adresse des femmes (être mince, vivre en couple, avoir des enfants... bref, être dans ce qui est établi comme la norme).

De son enfance à l'âge adulte, Clarence repasse sur toutes les humiliations et désillusions qu'elle a dû affronter: son poids, son célibat, ses rêves déçus de prince charmant, son couple raté... Tout cela illustré par des extraits de chansons bien ringardes, voire bien sexistes (Shake, Christian Vidal, Michèle Torr, Marc Aryan...), qu'elle interprète avec une incroya-

ble dérision sous des boules à facettes.

Puis, il y a aussi son boulot et tous les patients qu'elle croise dans la salle d'attente, comme M^{me} Simone, tabassée par son mari. L'occasion pour Zidani de rappeler que, selon l'Onu, environ 137 femmes meurent chaque jour à la suite de violences conjugales.

Drôle, décalé, caustique, intelligent et engagé, *I Will Survive* est un one-woman-show singulier et réussi, qui sonne comme une revanche, sur la vie, sur l'amour, et rappelle qu'il ne faut jamais arrêter de rêver.

St. Bo.



Zidani dans "I Will Survive"

STAN ARTE VIZION

→ Bruxelles, TTO, jusqu'au 7 février - 02.511.08.50 - www.ttotheatre.be. Puis à Mons le 7 mars et à Nivelles le 8 mars - www.zidani.be